

A la manière de Marcel Dugas.

PYSCHÉ AU PARC SOHMER

C'est à longs traits que je buvais cette lune ardente et déifiée. Mais cette lumière riait à ma géante amertume. Acre désespérance ! Songerie étouffante et froide dans mon âme ! Mystiques pâmoisons dans les cieus ! Ces poudreuses étoiles sont des éclats joyeux qui hachent et martyrisent le deuil de mes aberrations. O temps ! O sérénades ! Etouffement des éléments, qui hâte et consomme l'irritante contradiction des "moi" ! Victoire de l'astre sur le limon ! Tumulte des instincts !

Je marche vers le spectacle, des larmes dans les mains, et mouillant les poudreux trottoirs. Une peine est là, dans mon cœur, qui le fait se crisper à se rompre. Et cette foule à laquelle des mouvements fuyants et rapides donnent des airs de haïr mes pleurs, je la regarde, la fixe, arrêté soudain, et la méprise. J'adore, à la vérité, l'exaltation des indépendances, le charme de la distinction des êtres; je recherche la consolation des libertés individuelles.

Et ce char qui apporte à l'éblouissement du théâtre tant de "moi" avides de mettre en fuite leur noire tempête intérieure, cette machine remplie d'âmes, débordante de la richesse des fugaces désirs, des rêveries teintées, des soubresauts vibrants, je la salue d'une lyrique trépidation "et l'embrasse comme un visage."

Parc Sohmer ! J'y suis. Lieu de misères et d'apothéoses, demeure de la fanfare et du clairon des âmes ! Ah ! mon songe noir, tais-toi et disparais. Renouvelle, par ton départ, la gloire de mes capacités d'être ému à la nuance des pleurantes gammes qui se brisent et renaissent dans la lumière des sons pointus. Poinpiers des arts émouvants, apprenez à cette forêt de "moi" à répéter le nom de la douce Amaryllis: "Pormosam resonare doces Amaryllida silvas"; bacchantes modernes qui êtes la voix de Virgile perçant l'aujourd'hui, fondez mon âme à l'ardente haleine de votre rythme créateur. Prêchez la vie par le trémolo; pleurez la mort par le point d'orgue. Debussy ! Debussy ! Ton cerveau grise les dynasties et soule mystérieusement la terre. Tu es un rossignol indéfini sur le platane de l'humanité. Sois anéanti et écrasé par l'assommoir de la vogue.

Harmonie ! Tu as des appels dantesques, et soudain, dans la pâleur des vibrations, comme des levers de rideaux triomphants et cajoleurs. O musique, dont c'est le charme attrayant de nous échapper toujours en laissant nos oreilles parfumées de sons capiteux, tu es à l'unisson de tous les niveaux de nos syncopes; tu te modèles, avec insouciance, sur toutes les collines de l'être intangible qui est en nous; tu coiffes l'irrégularité de nos sensations avec des scrupules de moule fidèle; tu es le couvercle indéfissable de nos accordéons frémissants et profonds. Je te salue, venteuse !

Mais cette femme dont le corps harmonieux sautille, sur le cordon tendu, comme le saucisson, dans la poêle ardente, il semble qu'elle supprime l'espace et galope dans l'éther. Son pied haït le sol et adore le nuage. C'est une folle de l'infini de l'air, une productrice de liberté dégagée, une sauterelle féminine. Qu'elle se porte bien.

Oh ! les petits chiens que voici ! Oh ! les petits chiens que voilà ! Bassots au front laineux, jappez fortement: c'est votre droit; mais soyez fidèles. Votre

museau fin, c'est une mûre parfumée et appétissante.

Un homme, coiffé du turban, dit le passé et l'avenir: sa bouche prédit les choléras, jette au vent les secrets des cœurs. C'est un monstre incompris.

Et maintenant, il me faut quitter ces concertos fatidiques. Mon songe attristé m'étreint encore au sortir. Je marche, fou de vertige. La vie, c'est une vieilllesse sèche; l'âme, une toupie multicolore.

G. VECU

LITTÉRATURE BIEN DANS LE TRAIN

"Ah ! cette fois, fit mon vieil ami, Genenratte Pazun, pénétrant en coup de foudre dans mon sévère cabinet de travail, cette fois-ci, tu ne peux me refuser ton concours. Une affaire splendide, mon cher, une belle œuvre et une fortune à faire en quelques mois."

Et comme je prenais le boréal aspect du monsieur qui se désolait de n'avoir pas de fonds libres, mon ami sortit de ses poches d'inquiétants prospectus, et se postant comme un général, sûr de sa conquête, il continua: "La librairie ne va plus depuis la guerre. On n'a pas le temps de lire. Ce qu'il faut donc, c'est de convertir en lecteur celui qui ne sait que faire pour tuer le temps: je le trouve chez les voyageurs en chemin de fer."

"Ne va pas croire que notre compagnie ait songé un seul instant à quelques timides bibliothèques de gares dont les volumes épileptiques se salissent: ux mains de somnolents passagers — et affaire du vieux temps. Notre idée est plus grande et plus belle, sinon entièrement neuve.

"Tu n'as pas été sans remarquer ces annonces faites de lettres géantes et qui célèbrent devant les voyageurs attentifs quelque vague produit, le long des non moins géantes clôtures qui avoisinent les gares ? Eh bien, toute notre idée est là: sur d'interminables panneaux blancs, longeant nos grandes lignes, et à suffisante distance de la voie ferrée, seront imprimés en lettres énormes des romans en vogue, les œuvres des auteurs favoris de telle région.

"Confortablement installés dans des wagons spéciaux, les voyageurs pourront, moyennant un peu de lire à leur aise des chefs-d'œuvre de littérature, sans la moindre fatigue. Plus de livres à acheter, plus de pages à tourner, plus de temps perdu: il suffira d'ouvrir les yeux sur ce paysage nouveau genre.

"Pour nos débuts, nous comptons installer "Marie Calumet" sur le trajet de Montréal à Québec. Aux stations intermédiaires et pendant l'arrêt du train, les lecteurs pourront se délecter des causeries sentimentales de Medico ou des symboliques poésies d'Icare.

"Plus tard, nous comptons obtenir de la ligne Halifax-Vancouver la concession d'y établir "Le Consulat et l'Empire" de M. Thiers: quant à la ligne de New-York, nous la consacrerons aux romans financiers.

"Au surplus, tout sera calculé d'avance: nous placerons en autant que possible les longueurs et les descriptions aux endroits où le train va plus vite. Les passages intéressants seront aux gares et les situations croustillieuses dans les tunnels. D'habiles transitions seront pratiquées aux embranchements. Aux voyageurs de nuit nous réserverons les poètes obscurs et aux personnes qui reviendront par la même route, la littérature décadente. Par surcroît, nous étudions en ce moment une combinaison cinématographique d'images successives pour remplacer la lecture dans les régions illétrées de sorte que..."

Mes souvenirs s'arrêtent là. Quand je m'éveillai, Genenratte, probablement peu flatté de son talent somnifère avait disparu. REG.

ON BANQUETTE

Ceux qui prétendent qu'aujourd'hui l'esprit d'union et la gaieté sont morts chez les étudiants n'auraient eu, samedi dernier, qu'à jeter un coup d'œil dans la jolie salle à manger du "Queen's" pour se convaincre de leur erreur. C'était le banquet annuel de nos confrères des Hautes Etudes commerciales; et pour cette circonstance, non seulement les élèves actuels de l'école étaient tous présents, mais les anciens et les professeurs avaient tenu à ne pas manquer cette fête de famille.

Ce sont les mots qui viennent naturellement sous ma plume, quand je pense à ce banquet. Oui, ce fut vraiment une fête de famille par la gaieté, par la fraternelle amitié qu'on pouvait lire sur toutes les figures.

Après un repas qui dut faire mentir toutes les lois de l'économie... gastronomique, on en vint à la nourriture intellectuelle: les discours.

M. Normand, le président actuel, nous dit sa joie de voir réunis professeurs, élèves et anciens. Il les remercia d'avoir répondu si nombreux à son invitation.

Le directeur de l'École, M. Laureys, lui succéda et nous entretint, pendant quelques minutes, des avantages de l'association. "Avec l'énergie et le travail, c'est, nous dit-il, un des principaux facteurs du succès."

Puis, pour conserver à cette fête toute sa note universitaire, on pria le président Chauvin, du Droit, de nous chanter quelque chose. Il acquiesça et nous eûmes le plaisir d'entendre la "Complainte des Quat'z-étudiants." Les bravos ne lui furent pas marchandés: c'est tout dire. Peu après, M. Gaston Demers, d'Art Dentaire, devait aussi nous égayer de la même façon.

Les autres orateurs furent M. Léon Lorrain, professeur de l'école, qui nous amusa par une improvisation pétillante

d'esprit, M. Rioux, président des anciens, M. Gosselin, ancien président de la Faculté, les présidents Chauvin, du Droit; Lapointe, de Médecine; Demers, d'Art Dentaire; Vergé, d'Architecture; Lamothe, du Polytechnique, et Pierre-J. Dupuy, représentant de l'Escholier.

Mais un dernier discours était attendu avec impatience: celui de M. Montpetit. C'est être banal aujourd'hui que d'écrire qu'il sut nous intéresser. Mais vraiment, cette fois-ci, il se surpassa. L'esquisse qu'il nous donna d'un programme relatif au perfectionnement de nos études est si remarquable, qu'elle doit être rapportée. Voici, en substance, cette partie: "Nos luttes de demain se feront sur deux terrains: Le terrain parlementaire et le terrain économique. Sur l'un comme sur l'autre, il faudra, pour réussir, être renseigné sur tous les grands problèmes modernes.

Ces connaissances, nous en pouvons acquérir les premières ici, au pays; mais pour être vraiment bien renseigné, il faudrait aller à l'étranger. Je voudrais voir partir, chaque année, tout un contingent de jeunes vers les grandes universités d'Europe ou des Etats-Unis, selon les besoins de leurs études. A Paris, nous pourrions fonder une maison canadienne, comme la France en possède en Italie.

Qu'on ne croie pas qu'il faille des millions pour réaliser ce projet. Il suffirait de détourner un peu de l'argent que nous dépensons en mille travaux secondaires; car, j'aime mieux voir plus de sauvagerie dans le paysage pourvu que s'y promène le rêve créateur d'un homme discipliné."

Combien d'étudiants, à qui cela semblait un rêve de pouvoir se perfectionner outre-mer, seront encouragés par les paroles de M. Montpetit. Il fait bon parfois de constater, qu'au milieu des indifférents, quelques hommes pensent à nous et nous aiment. Ceux-là, il faut les remercier non pas seulement par des paroles, mais par des actes, par notre travail afin de leur prouver que nous ne sommes pas indignes des espérances qu'ils fondent sur nous.

André VIGUEUR

**SWEET
CAPORAL**

CIGARETTES

**"LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."**

Lancet.